

III

— Une curieuse femme! répétait Gumpelino quand nous nous mîmes en route pour aller faire visite à ses deux amies, signora Letizia et signora Francesca, avec lesquelles il voulait me faire faire connaissance. Comme la maison de ces dames était située sur une hauteur un peu éloignée, j'appréciai avec d'autant plus de gratitude la bonté de mon gros ami, qui trouvait la promenade dans les montagnes un peu pénible, et s'arrêtait à chaque colline pour reprendre haleine, en poussant un soupir avec un : *Doux Jésus!*

Les habitations des bains de Lucques sont situées dans un village enfermé par de hautes montagnes, ou assises sur l'une de ces mêmes montagnes, non loin de la source principale. Un groupe pittoresque de maisons a vue sur cette ravissante vallée. Mais il en est quelques-unes solitaires, éparpillées sur les pentes, auxquelles il faut grimper péniblement au travers de vignes, de myrtes, de chèvrefeuilles, de lauriers, d'oliviers, de géraniums et autres fleurs et nobles plantes, véritable paradis sauvage. Je n'ai jamais vu de vallée plus ravis-

sante, surtout quand de la terrasse du bain supérieur où s'élèvent les sombres cyprès, on plonge sur le village. On y voit le pont, qui passe sur une petite rivière qu'on appelle la Lima, laquelle, partageant en deux parties le village, se précipite à chaque extrémité en petites cascades sur des masses de rochers, et y fait grand bruit, comme si elle voulait dire les plus jolies choses, et que sa voix fût incessamment couverte par le bavardage multiple des échos.

Le charme principal de cette vallée consiste sans doute en ce qu'elle n'est ni trop grande ni trop petite, que l'âme du spectateur ne s'y sent point violemment dilatée, mais qu'elle trouve, au contraire, à se remplir complètement de ce délicieux aspect. Les cimes des montagnes elles-mêmes, comme dans toute la chaîne des Apennins, loin d'être défigurées en découpures grotesques, ainsi que les caricatures de montagnes que nous trouvons dans les pays germaniques aussi souvent que les caricatures d'hommes, s'y déroulent, au contraire, en formes arrondies et verdoyantes, qui semblent exprimer une civilisation artistique, et s'harmonisent mélodieusement avec le bleu pâle du ciel.

— Doux Jésus! dit en gémissant Gumpelino, alors que, échauffés déjà quelque peu par notre montée laborieuse et par le soleil du matin, nous eûmes atteint la susdite colline de cyprès, et qu'en abaissant les yeux sur le village, nous vîmes notre amie anglaise, droite et fière sur son cheval, passer, comme une apparition de

féerie, au galop sur le pont, et disparaître aussi rapidement. — Oh ! mon doux Jésus, quelle curieuse femme ! répéta plusieurs fois le marquis. Dans toute ma vie ordinaire, je n'en ai pas encore rencontré une pareille. Ce n'est que dans les comédies qu'on en trouve de semblables, et je crois par exemple que la Holzbecher jouerait ce rôle à merveille. Elle a quelque chose d'une ondine. Qu'en dites-vous ?

— Je pense que vous avez raison, Gumpelino. Quand je fis avec elle la traversée de Londres à Rotterdam, le capitaine de notre bâtiment disait qu'elle ressemblait à une rose saupoudrée de poivre. Pour le remercier de cette piquante comparaison, elle lui versa une pleine poivrière sur la tête quand elle le trouva endormi dans la cabine, et l'on ne pouvait plus approcher le pauvre homme sans éternuer.

— Une curieuse femme ! répéta Gumpelino : aussi délicate que de la soie blanche et aussi forte, elle est à cheval aussi solide que moi. Pourvu qu'à la fin elle n'y ruine pas sa santé. N'avez-vous pas vu le long et maigre Anglais qui s'élançait sur sa maigre bête à sa suite, comme la pulmonie au galop ? Ce peuple se livre avec trop de passion à cet exercice, et dépenserait tout l'argent du monde en chevaux. Le blanc cheval de lady Maxfield coûte trois cents bons louis d'or vivants ;... ah ! et les louis d'or sont si chers, et ils montent encore tous les jours.

— Oui, les louis d'or monteront si haut que de

pauvres gens de lettres comme moi ne pourront plus les atteindre.

— Vous n'avez pas d'idée, docteur, de tout l'argent qu'il me faut dépenser; encore, je me contente d'un seul domestique. Seulement, quand je suis à Rome, je paie en outre un chapelain pour ma chapelle particulière. Tenez, voilà mon laquais Hyacinthe qui vient.

La chétive figure qui paraissait alors au détour d'une montée aurait plutôt mérité le nom de Pivoine. C'était un large et flottant habit de drap écarlate, chargé de galons d'or qui brillaient aux rayons du soleil, et du milieu de cette rouge magnificence sortait une petite tête en sueur qui me fit un signe de vieille connaissance. En effet, quand j'observai de plus près ce mince visage blanchâtre et soucieux, et ces yeux clignotants et affairés, je reconnus quelqu'un que j'aurais plutôt attendu sur le mont Sinaï que sur les Apennins, et qui n'était autre que Hirsch, sous-bourgeois de Hambourg, homme qui ne s'est pas toujours borné à colporter fort honnêtement des billets de loterie, mais qui se connaît aussi en cors aux pieds et en bijoux, de sorte que non-seulement il sait distinguer les premiers des seconds, mais qu'il s'entend aussi à couper fort adroitement les cors, et à estimer les bijoux à leur juste valeur.

— J'espère, me dit-il quand il fut près de moi, que vous me reconnaissez encore, quoique je ne m'appelle plus Hirsch. Je m'appelle maintenant Hyacinthe, et suis valet de chambre de monsieur Gumpel.

— Hyacinthe! s'écria celui-ci en colère et tout étonné de l'indiscrétion de son domestique.

— Mais soyez donc tranquille, monsieur Gumpel, ou monsieur Gumpelino, ou monsieur le marchese, ou Votre Excellence, nous n'avons pas besoin de nous gêner devant le docteur. Il me connaît; il a pris chez moi plus d'un billet de loterie, et je jurerais presque qu'il me doit encore pour le dernier tirage sept marcs et neuf schellings... Je suis vraiment bien content, monsieur le docteur, de vous revoir ici. Est-ce que vous avez aussi dans ce pays quelques affaires d'amusement? Et que faire ici, dans cette chaleur, sinon des affaires d'amusement? Avec cela il faut sans cesse monter et descendre. Le soir, je suis aussi fatigué que si j'avais couru vingt fois de la porte d'Altona à la porte Steintor, sans avoir gagné un pauvre kreutzer.

— Oh, Jésus! s'écria le marchese, tais-toi, tais-toi donc! je vais prendre un autre domestique.

— A quoi bon me taire? répliqua Hirsch Hyacinthe; j'ai du plaisir, après tout, quand je puis parler encore une fois de bon allemand avec une figure que j'ai vue autrefois à Hambourg; et quand je pense à Hambourg...

Ici le souvenir de sa petite patrie marâtre fit briller d'une clarté humide les petits yeux du petit homme, et il dit en soupirant: — Ce que c'est que l'homme! on s'en va se promener avec plaisir devant la porte d'Altona, et l'on y voit les curiosités, les lions, les oiseaux, les perroquets, les singes, les hommes merveilleux; on

se fait tourner en carrousel ou électriser, et l'on se dit : Que j'aurais donc de plaisir dans un pays bien éloigné de Hambourg, de deux mille lieues, dans un pays où poussent les oranges et les citrons, en Italie ! Ce que c'est que l'homme ! est-il devant la porte d'Altona, il voudrait être en Italie, et quand il est en Italie, il voudrait être revenu devant la porte d'Altona ! Ah ! si j'y étais encore, et que j'y revisse la tour de Saint-Michel, et, tout en haut, l'horloge avec les grands chiffres d'or sur le cadran, les grands chiffres d'or que j'ai considérés si souvent l'après midi quand ils brillaient si gaiement au soleil... J'aurais voulu souvent les baiser, les chiffres d'or ! Hélas ! je suis maintenant en Italie, où poussent les oranges et les citrons ; mais quand je vois pousser les citrons et les oranges, je pense au Steinweg à Hambourg, où ils sont commodément empilés par charretées, et où l'on en peut avoir à son aise sans qu'il soit besoin d'escalader tant de casse-cous de montagnes, et de supporter tant de chaleur brûlante. Aussi vrai que Dieu me soit en aide, monsieur le marchese, si ce n'était à cause de l'honneur et de la civilisation, je ne vous aurais pas suivi ici. Mais il faut en convenir : on a de l'honneur avec vous, et l'on se forme.

— Hyacinthe, dit alors Gumpelino, un peu adouci par cette flatterie, va maintenant chez...

— Je sais déjà.

— Tu ne sais pas, te dis-je, Hyacinthe...

— Je vous dis, monsieur Gumpel, que je le sais. Votre

Excellence veut m'envoyer maintenant chez lady Maxfield. On n'a pas besoin de me dire les choses : je sais vos pensées avant que vous les ayez, et celles que vous n'aurez peut-être jamais de votre vie. Un domestique comme moi, vous n'en aurez pas si facilement... Et puis je le fais à cause de l'honneur et de la civilisation, et réellement l'on a de l'honneur chez vous, et l'on se forme... A ces mots, il s'essuya le nez avec un mouchoir de poche très-blanc.

— Hyacinthe, dit le marchese, tu vas maintenant aller chez lady Julie Maxfield, chez ma Julietta; tu lui porteras cette tulipe;... aies-en bien soin, car elle coûte cinq paoli;... et tu lui diras...

— Je sais déjà...

— Tu ne sais rien; dis-lui : La tulipe est parmi les fleurs...

— Je sais déjà; vous voulez lui dire quelque chose en langage de fleurs. J'ai fait moi-même une devise pareille pour bien des billets de loterie dans ma recette...

— Je te dis, Hyacinthe, que je ne veux pas de tes devises. Porte cette fleur à lady Maxfield, et dis-lui :

La tulipe est parmi les fleurs
Ce qu'est parmi les fromages le strachino;
Mais plus que fromage et que fleurs
T'idolâtre Gumpelino!

— Aussi vrai que Dieu puisse me donner toutes les richesses, c'est très-bien! s'écria Hyacinthe. Eh! ne me

faites pas de signes, monsieur le marquis; ce que vous savez, je le sais, et ce que je sais, vous le savez. — Et vous, monsieur le docteur, portez-vous bien. Je n'ai pas l'intention de vous rappeler la petite bagatelle.

A ces mots il redescendit la colline en marmottant sans relâche : Gumpelino, Strachino... Strachino, Gumpelino.

— C'est un homme dévoué, dit le marquis; sans cela je l'aurais renvoyé depuis longtemps, à cause de son manque d'étiquette. Devant vous cela est sans conséquence. Vous me comprenez. Comment trouvez-vous sa livrée? Il y a pour 40 thalers de galons de plus qu'à la livrée des domestiques de Rothschild. Au fond, j'ai grand plaisir à voir comme ce pauvre homme se perfectionne avec moi. De temps à autre, je lui donne moi-même des leçons de civilisation. Je lui dis souvent : Qu'est-ce que l'argent? l'argent est rond et roule bien vite, mais la civilisation reste. Oui, monsieur le docteur, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, je venais à perdre mon argent, du moins resterais-je toujours un grand connaisseur en fait d'arts, un connaisseur en peinture, en musique et en poésie. Vous pouvez me bander les yeux et me conduire dans la galerie de Florence, et à chaque tableau devant lequel vous me placerez, je vous nommerai le peintre qui l'a peint, ou du moins l'école à laquelle appartenait ce peintre. Et la musique! bouchez-moi les oreilles, et je vous promets pourtant de distinguer toutes les fausses notes. La poésie? Je connais

toutes les actrices d'Allemagne, et sais tous les poètes par cœur. Et la nature ! J'ai fait deux cents lieues, voyageant jour et nuit, pour aller en Écosse voir une seule montagne. Mais l'Italie est au-dessus de tout. Comment trouvez-vous cette partie de la nature ? Quelle création ! Voyez donc les arbres, les montagnes, le ciel, et l'eau là-bas !... Tout cela n'a-t-il pas l'air d'une peinture ? Avez-vous vu rien de mieux au théâtre ? On devient presque poète. Les vers vous viennent à l'esprit :

Se taisant, dans le voile du crépuscule du soir,
La plaine repose, le chant des bocages expire :
Seulement ici, entre des murs vieillissants,
Un grillon crie encore d'une manière mélancolique.

Le marquis déclama ces sublimes paroles avec un débordement d'émotion, en portant des regards élégiaques sur la riante vallée qui brillait de l'éclat du soleil matinal.